

2006

# Reconnaissance de dette : don et contre-don dans Histoire d'Ernestine de Marie Riccoboni

Olivier M. Delers

*University of Richmond*, [odelers@richmond.edu](mailto:odelers@richmond.edu)Follow this and additional works at: <http://scholarship.richmond.edu/mlc-faculty-publications>Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

## Recommended Citation

Delers, Olivier M. "Reconnaissance de dette : don et contre-don dans *Histoire d'Ernestine* de Marie Riccoboni." *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 12 (2006): 275-81.

This Article is brought to you for free and open access by the Languages, Literatures, and Cultures at UR Scholarship Repository. It has been accepted for inclusion in Languages, Literatures, and Cultures Faculty Publications by an authorized administrator of UR Scholarship Repository. For more information, please contact [scholarshiprepository@richmond.edu](mailto:scholarshiprepository@richmond.edu).

## Reconnaissance de dette: don et contre-don dans *Histoire d'Ernestine* de Marie Riccoboni

QU'EST-CE qu'un roman comme *Histoire d'Ernestine*, mineur même dans l'œuvre de Marie Riccoboni, peut-il bien nous apprendre sur l'*anagnorisis* aristotélicienne?<sup>1</sup> Après tout, une histoire d'amour qui se conclut par un mariage entre un riche aristocrate et une jeune orpheline au revenus modestes et d'une honnêteté indiscutable ne défraye pas la chronique de l'univers romanesque du dix-huitième siècle. Deux mots pour apporter un début de réponse: ignorance et noblesse, deux mots étymologiquement liés au morphème grec 'gno' qui signifie savoir, connaissance, morphème que nous retrouvons bien sur dans *anagnorisis*. *Histoire d'Ernestine* est le récit d'une jeune fille éduquée dans la petite bourgeoisie artisanale parisienne et qui ne sait pas déchiffrer les liens qui se tissent à son insu dans un milieu qui lui est étranger, celui de la noblesse parisienne. En effet, au dix-huitième siècle, le noble, étymologiquement, c'est celui qui sait: connaissance et classe sociale ne font qu'une.<sup>2</sup> La force du roman de Marie Riccoboni, c'est de donner à l'*anagnorisis*, conçue ici comme reconnaissance, une dimension économique. Plus qu'une simple technique narrative, la problématique de la reconnaissance permet de mieux comprendre la relation des personnages du roman à leur ethos de classe – c'est-à-dire à la manière dont ils perçoivent les structures économiques de leur environnement social et la façon dont ils agissent par rapport à ces structures. Plus précisément, la reconnaissance de dette permet de mieux percevoir les relations entre *anagnorisis* comme technique narrative et *anagnorisis* comme élément qui explique les liens sociaux entre les personnages. La réalisation d'être lié, même à son insu, par un échange, ne peut être séparée d'une autre forme de reconnaissance: comment rendre ce qui a été donné. Ainsi, la difficulté de reconnaître ses dettes pousse la logique de la générosité aristocratique à ses limites en la confrontant à un système d'échange réciproque où ce qui est donné doit être rendu.

1. Selon Aristote, l'*anagnorisis* est dans une tragédie le moment de surprise où le personnage découvre son identité véritable (ou celle d'un autre personnage), ou bien le moment où il comprend la réalité de sa situation.

2. Il n'est donc pas étonnant que la littérature du dix-huitième siècle place parfois les personnages nobles dans des situations où ils ne savent pas, et doivent (ré)apprendre à fonctionner dans un système en plein changement.

Mais gardons ces questions de dette, de reconnaissance de dette, de don et de contre-don pour la deuxième partie de cette étude. Concentrons nous tout d'abord sur la reconnaissance et sur les différentes formes qu'elle prend dans *Histoire d'Ernestine*. En effet, le roman est structuré autour de trois moments de reconnaissance: le moment de surprise et de découverte, le moment de compréhension d'une situation de dépendance, et finalement le moment de l'échange, celui de la reconnaissance envers le bienfaiteur.

Impossible d'échapper à quelques éléments d'intrigue amoureuse pour expliquer la surprise d'Ernestine de se voir considérer par la haute société parisienne comme la maîtresse du marquis. Ernestine, jeune orpheline de naissance noble,<sup>3</sup> obligée de travailler comme artiste miniaturiste pour survivre, rencontre le marquis de Clémengis alors qu'elle fait son portrait. Le marquis tombe amoureux d'elle, les sentiments sont réciproques, mais bien évidemment toute union officielle ou félicité maritale sont impossibles. Le marquis décide d'aider Ernestine financièrement et de l'installer dans une de ses propriétés sans qu'elle sache qu'il est derrière ces bienfaits. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'à ce qu'une ancienne amie d'Ernestine lui fasse le reproche suivant: 'Ah! Mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire, bien entier' (p.35) et l'accuse par la même d'être entretenue par le marquis. La surprise d'Ernestine est proportionnelle à son ignorance de la situation et à son incapacité à décoder les largesses déguisées du marquis. Ernestine défend son honneur et ce n'est qu'après que son amie a reconstruit pas à pas la logique du don du marquis qu'Ernestine réalise à quel point elle est dépendante de celui qu'elle considère comme un ami honnête et non un amant généreux. Mais ici, la surprise, le moment de reconnaissance est déjà un moment de compréhension et dans une certaine mesure un moment de compréhension de la dette qu'Ernestine a accumulée, bien involontairement, envers le marquis. Dans *Histoire d'Ernestine*, il est difficile de séparer l'intrigue de la connaissance dans l'*anagnorisis*.

Pour Ernestine, reconnaissance signifie dépendance et cette dépendance est double. Premièrement, Ernestine se rend compte du pouvoir que le marquis a sur elle, même si celui-ci n'a jamais rien exigé en retour. L'héroïne, qui était fort satisfaite dans son rôle d'ouvrière-peintre menant une vie simple et honnête se retrouve endettée et ne peut pas rendre ce qui a été donné. Deuxièmement, Ernestine est dépendante – doit reconnaissance – au marquis aux yeux de la société parisienne. L'amie d'Ernestine l'explique de cette manière: 'En vous engageant à vivre dans une terre dont il venait de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paraître dépendante de lui?'

3. La naissance d'Ernestine est incertaine. La narratrice indique que sa mère est 'une étrangère, arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre et inconnue' (p.3). Quelques pages plus loin, elle ajoute: 'La petite étrangère s'appelait Ernestine. Elle était allemande et ne paraissait pas née dans la bassesse' (p.5). Tous les extraits du roman proviennent de l'édition suivante: [Marie-Jeanne Laboras de Mézières] Marie Riccoboni, *Histoire d'Ernestine* (New York, 1998).

[...] Il vous cachait ses bienfaits, mais pouvait-il les cacher aux autres? (p.40). La dette n'est pas bilatérale mais multilatérale: pour 'les autres', les largesses du marquis ne s'expliquent que par la prostitution d'Ernestine. Encore une fois, la reconnaissance se situe à la limite du narratif et du social. 'Les autres', c'est-à-dire les cercles que fréquentent Ernestine et le marquis, imaginent le pire – la prostitution d'Ernestine – avant même de connaître (ou plutôt sans chercher à connaître) les détails de la relation financière. C'est le plaisir du commérage, la surprise de savoir sans savoir. Pour Ernestine, la relation entre surprise et connaissance est inverse. Elle est surprise parce qu'elle n'imagine pas suffisamment, parce qu'elle n'a pas l'aptitude de déchiffrer les liens établis à son insu entre elle et le marquis. Enfin, n'oublions pas que la reconnaissance de dette, vue de la perspective du marquis, représente l'échec du fantasme de l'éthique aristocratique de la générosité. Le marquis a une vision archaïque de l'échange et de la reconnaissance. L'attitude chevaleresque qui consiste à aider 'la veuve et l'orphelin' ne fonctionne pas dans un milieu où tout don implique un contre-don: un donné pour un rendu.

D'ailleurs, Ernestine fait tout pour repayer ses dettes envers le marquis. Dans une lettre au marquis, elle lui écrit: 'permettez-moi de remettre dans vos mains tous les dons que vous m'avez faits' (p.63). Ce désir de rendre, de repayer, d'honorer la dette est le troisième volet de la problématique de la reconnaissance dans le roman. Être reconnaissant, ce n'est pas accepter un cadeau – la générosité de l'autre. Au contraire, cela signifie annuler le lien de dépendance implicite dans le don. Tout comme le marquis avait installé Ernestine dans une de ses propriétés à son insu, Ernestine veut que son contre-don, sa reconnaissance soit lui aussi secret. Voici un exemple de sa façon de penser (p.73-74):

Est-il des lois plus saintes que celles de l'amitié? des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnaissance? A qui dois-je des égards? Je ne tiens à personne: si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède; je veux rendre en secret à Monsieur de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui. Ah! pourrais-je en jouir à présent? Heureuse aux yeux des autres, ingrate aux miens, comment supporterai-je la vie?

Je cite ce passage relativement long pour plusieurs raisons: tout d'abord parce que la logique d'Ernestine paraît par endroits contradictoire, mais aussi parce qu'il nous permet d'envisager la reconnaissance non plus d'un point de vue narratif, mais d'un point de vue social. Je m'explique. Pourquoi redonner à tout prix – 'tous les biens que j'ai reçus de lui' – au risque d'aller à l'encontre des lois de l'amitié? De la même façon, pourquoi insister sur son indépendance – 'Je ne tiens à personne' – après avoir parlé des devoirs sacrés de la reconnaissance? De toute évidence, Ernestine a une conception bien personnelle de ces notions d'amitié et de reconnaissance. Pour elle, l'amitié est un lien libre: c'est ne rien devoir. La reconnaissance, de la même manière, c'est l'indépendance: c'est la possibilité de reconnaître une

relation d'échange avec un autre sans être lié par les liens d'un don unilatéral. Quelle est la relation alors avec la position sociale d'Ernestine? Revenons à l'étymologie d'*anagnorisis*, qui lie ignorance et noblesse. Savoir se comporter, comprendre la situation de dépendance dans laquelle on se trouve, connaître sa valeur: trois concepts intimement liés à la position sociale de l'individu, à sa noblesse. Noblesse de cœur, bien sûr, plus que de naissance, mais aussi noblesse qui s'oppose à l'éthique de la générosité. Pour Ernestine, la noblesse est l'antithèse du don gratuit, c'est refuser d'accepter le don.

Cette définition novatrice de la noblesse permet la résolution narrative du roman, le mariage du marquis et d'Ernestine. Cependant, la narratrice ne s'étend pas sur le futur bonheur éternel des deux personnages. Au contraire, elle préfère conclure sur ce que le mariage représente pour son héroïne: 'Ernestine était aimée, elle était respectée, elle méritait le bonheur dont elle allait jouir' (p.80). Respect, mérite, deux mots plutôt faibles quand on pense que l'héroïne passe du statut d'orpheline et d'ouvrière à celui de marquise.<sup>4</sup> Au-delà d'un exemple d'ascension sociale (chose qui n'est pas inhabituelle au dix-huitième siècle), ce qui m'intéresse dans ce mariage, c'est la redéfinition du concept de noblesse dans une société en pleine réorganisation économique et sociale. Derrière la question de la reconnaissance de dette et celle de la gratuité du don, on retrouve la problématique de la réciprocité. Si l'*anagnorisis* a une valeur économique et sociale, ce n'est pas uniquement au niveau du récit et de ses surprises, mais c'est aussi à un niveau théorique plus abstrait: celui de la nature des liens et des échanges qui s'établissent – volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment – dans toute organisation sociale.

Jc dis 'toute organisation sociale', mais en fait je me concentre particulièrement sur la société du dix-huitième siècle en France, une société où l'économie de l'ancien régime entre en conflit avec les idées des philosophes et des physiocrates, pour ne citer qu'eux.<sup>5</sup> Bien sur, parler de reconnaissance de dette dans une société pré-moderne ou en transition n'est pas révolutionnaire: Marcel Mauss, à travers sa description de la pratique du potlatch dans les sociétés traditionnelles a expliqué la logique du don et ses conséquences en termes de pouvoir et de dépendance.<sup>6</sup> Ce qui est plus novateur, c'est d'étudier l'influence économique-épistémique de la reconnaissance de dette dans une société en transition, celle de la France du dix-huitième siècle. Dans cette optique, adressons-nous à deux penseurs du don, Pierre

4. Même si ceci va au-delà du cadre de cette étude, *Histoire d'Ernestine* suggère une redéfinition du concept de mariage. Ni mariage d'argent, ni mariage d'amour, l'union des deux personnages ne valide ni la générosité désintéressée du riche noble, ni la passion fusionnelle des amants romantiques.

5. Voir entre autres Jonathan Dewald, *Aristocratic experience and the origins of modern culture: France, 1570-1715* (Los Angeles, CA, 1993) et Lionel Gossman, *French society and culture: background for eighteenth-century literature* (New York, 1972).

6. Marcel Mauss, 'Essais sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques', *L'Année sociologique*, seconde série (1923-1924), t.1.

Bourdieu qui, dans un chapitre de *Raisons pratiques* (1994) s'intéresse à l'intervalle de temps dans le don, et Jacques Derrida, qui explique l'impossibilité même de concevoir le don dans un ouvrage de 1991, *Donner le temps*. Ces deux contributions récentes à la théorie du don vont nous donner des outils pour mieux comprendre les implications économiques de la reconnaissance de dette dans *Histoire d'Ernestine*, mais vont aussi nous permettre de mieux comprendre et de définir les caractéristiques particulières de l'économie aristocratique au dix-huitième siècle.

Le laps de temps dont Bourdieu parle, ce laps de temps qui s'écoule entre don et contre-don se superpose dans le roman à la nécessité du secret dans les échanges entre les deux amants: 'à travers l'intervalle de temps interposé', nous explique Bourdieu, 'les deux échangeurs travaillent, sans le savoir et sans se concerter, à masquer ou à refouler la vérité objective de ce qu'ils font'.<sup>7</sup> Ce refus de prendre en compte la relation d'échange qui se met en place s'applique parfaitement au marquis qui cherche 'un cœur capable de l'aimer pour lui-même'<sup>8</sup> et non pour son rang ou sa fortune. Le don, et la faculté de préserver la nature secrète du don dans le temps permet au marquis de penser à ses cadeaux comme à une stratégie désintéressée, un don 'généreux' sans contrepartie apparente. En effet, le marquis cache ses bienfaits à Ernestine en payant sa tutrice pour qu'elle s'assure qu'Ernestine ne manque de rien et qu'elle soit traitée comme une jeune femme de haute naissance. En passant par une tierce personne, et en ne divulguant pas l'origine de ses cadeaux, il évite tout risque de réciprocité immédiate et physique. Au retour d'un voyage, le marquis est à la fois surpris et charmé à la vue d'Ernestine: 'Il crut voir cette charmante fille pour la première fois; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avait placée. Parée de ses dons, environnée de ses bienfaits, elle ne lui devait point de reconnaissance, elle ignorait ses obligations, rien ne l'asservissait, rien ne l'humiliait' (p.24). L'ignorance et le manque de reconnaissance sont ici des attributs positifs et s'apparentent à une forme de liberté individuelle inaliénable. Une conception plutôt inhabituelle de la liberté que Bourdieu conçoit comme un refus de la logique des prix et une opposition à tout calcul marchand.<sup>9</sup> Derrière le désir du marquis de donner, sans anticipation temporelle d'un rendu, se dessine un clash entre deux manières de percevoir l'échange. Selon Bourdieu, 'l'échange de dons [...] conçu comme paradigme de l'économie des biens symboliques, s'oppose au donnant-donnant de l'économie économique en tant qu'il a pour principe non un sujet calculateur mais un agent socialement prédisposé à entrer, sans intention ni calcul, dans le jeu de l'échange. C'est à ce titre qu'il ignore ou dénie sa vérité objective d'échange économique' (p.182). Il y a bien échange et réciprocité, mais à l'extérieur du contexte dans lequel nous envisageons

7. Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques* (Paris, 1994), p.178.

8. Mme Riccoboni, *Histoire d'Ernestine*, p.12.

9. 'Refuser la logique du prix, c'est une manière de refuser le calcul et la calculabilité' (P. Bourdieu, *Raisons pratiques*, p.180).

habituellement ces deux termes: celui de la négociation d'un prix pour un objet ou un service. La noblesse du dix-huitième siècle comprend très bien la logique marchande. Sans cela, personne n'accuserait Ernestine d'entretenir un 'commerce déshonorant'<sup>10</sup> avec le marquis. Par contre, la noblesse ne semble pas pouvoir échapper à l'idéal de la générosité aristocratique, cette illusion que le don désintéressé pourrait permettre d'échapper à un lien de réciprocité, même non-intentionnel.

Pourquoi alors tant d'empressement à nier, à cacher le don tant du côté du donneur que de celui du receveur, au-delà d'une volonté de préserver les valeurs d'une économie aristocratique archaïque? Peut-être parce que nos deux personnages préfèrent éviter de prendre conscience des implications sociales d'un don qui serait également un échange. La reconnaissance fonctionne ici à un niveau inconscient,<sup>11</sup> dans la mesure où le marquis et Ernestine s'obstinent à dissimuler – avant tout à eux-mêmes – la réalité crue de l'échange. Cette tendance à ne pas vouloir penser la part de réciprocité nécessaire dans le don est visible dès la première conversation entre le marquis et la tutrice d'Ernestine, Mme Duménil: 'Je veux lui plaire et non pas la séduire, explique le marquis, la rendre libre, et jamais la contraindre ou l'asservir: j'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi sans dessein, sans projet, sans crainte, sans espérance!' (p.17). Le marquis a toutes les cartes en main: il parle d'asservissement et de contrainte – une manière de reconnaître implicitement que le don peut laisser des traces – mais se laisse tenter par le fantasme d'un don sans retour qui laisserait Ernestine libre et en dehors de toute relation d'intérêt. Logique marchande, ou logique de prédisposition sociale, penser le don comme échange relève pour le héros d'une entreprise vouée à l'échec.

L'impossibilité même de concevoir le don en dehors de l'échange est au centre de la réflexion de Derrida dans *Donner le temps*. Pour lui, il ne pourrait y avoir de vrai don que si l'on supprimait toute idée de cycle ou de temporalité.<sup>12</sup> En effet, se souvenir de, ou reconnaître un don revient à le nier par la même occasion – si je rends ce qui est donné, ce n'est plus un don mais un échange. Ainsi le don est ce qui échappe à la mémoire et au discours, c'est l'innommable, l'impensable.<sup>13</sup> Et c'est bien là que réside la difficulté pour nos deux héros: penser le don revient à reconnaître que tout bienfait s'inscrit dans une logique de réciprocité. Cette logique même va à l'encontre de leurs conceptions de la noblesse: à la fois la noblesse que la narratrice définit à travers le personnage d'Ernestine, basée sur l'indé-

10. Mme Riccoboni, *Histoire d'Ernestine*, p.37

11. Inconscient dans le sens d'une absence d'intention et de calcul.

12. Jacques Derrida, *Donner le temps* (Paris, 1991), p.21. Voir aussi l'article de John Laidlaw, 'A free gift makes no friends', dans *The Question of the gift: essays across disciplines*, éd. Mark Osteen (Londres, 2002), p.50.

13. Mark Osteen, 'Gift or commodity', dans *The Question of the gift*, éd. M. Osteen, p.232.

pendance et le mérite, et la noblesse que représente le marquis qui ne veut pas mêler intentionnellement intérêt et fortune. Dissimuler, redonner en secret est le seul moyen que les personnages aient trouvé pour contourner l'impossibilité du don – une méthode qui de tout évidence ne fonctionne pas très bien: difficile de se battre avec l'impossible. Ainsi, pour exister, le don doit rester en dehors de toute relation économique<sup>14</sup> mais aussi de toute relation de reconnaissance.

Conséquence logique: l'économie aristocratique pré-moderne, dans la mesure où elle fonctionne autour du concept de générosité et de dons de biens symboliques, est l'économie de l'impossible. Le roman de Marie Riccoboni, derrière une histoire d'amour qui finit bien, décrit une noblesse à bout de souffle, qui sent que sa conception des échanges est vouée à l'échec, mais qui est incapable d'accepter les implications pratiques d'un modèle d'échange basé sur la réciprocité marchande. Pour Ernestine comme pour le marquis, la reconnaissance de dette relève donc de l'impossible. En retour, cette impossibilité dessert à merveille le récit en créant des moments de surprise, de reconnaissance soudaine. L'*anagnorisis* et la problématique du don sont complémentaires. Revenons alors pour conclure à une question d'étymologie: l'étymologie de 'donner'. En ancien français, 'doner' veut dire 'frapper un coup'. Le terme a une résonance guerrière, un sens que l'on retrouve dans 'donner l'assaut' ou 'donner la charge'.<sup>15</sup> Le don, c'est déjà un moment d'instabilité, de violence soudaine, une violence qui, dans *Histoire d'Ernestine* n'est pas seulement physique mais aussi épistémique: c'est la violence de savoir que 'l'impossible' s'est réalisé.

14. Andrew Cowell, 'The pleasures and pains of the gift', dans *The Question of the Gift*, éd. M. Osteen, p.289.

15. A. Cowell, 'The pleasures and pains of the gift', p.292.